

LA CONNIVENCE DANS LES FABLES ET AU-DELÀ

Catherine Mercier
Lycée Marguerite Yourcenar, Beuvry

La connivence s'avère un outil pratique en classe parce qu'elle se décline sur plusieurs plans. Dans le cadre du cours, elle peut désigner les interactions complices entre les élèves, interactions qui se manifestent par un regard, un sourire, un fou-rire... C'est cette acception usuelle que j'introduis assez tôt dans l'année¹, comme outil de gestion de classe. Je profite du premier échange connivent, pour utiliser le mot et définir ce qui se joue lors de ces échanges implicites. S'ils sont agréables pour les protagonistes, ils peuvent être excluants pour le reste de la classe, voire gêner le travail. Le mot est « adopté² » par un·e élève, dans le cadre de l'apprentissage lexical au

-
1. Systématiquement en classe de seconde générale ou technologique (hôtelière), parfois en classe de première quand le besoin s'en fait sentir.
 2. D'ordinaire, au sens figuré, cette année au sens propre puisque chaque élève adopte un mot (par exemple « implicite », « périphrase », « métonymie »...). La contribution de S. Dziombowski sur la « Société protectrice des mots », dans ce même numéro, ne manquera pas d'éclairer les lecteurs intrigués par ce dispositif d'adoption. Le travail au long cours sur l'apprentissage lexical est, par ailleurs, présenté dans « Pèlemêle lexical : le vocabulaire au lycée », *Recherches* n° 53 (2010), *Lexique, Vocabulaire*.

long cours. L'élève a pour mission de rappeler le terme quand la situation se présente et de le faire vivre en dehors du cours.

Une deuxième déclinaison de la connivence est à l'œuvre dans cette manière de procéder : sur le plan pédagogique, ce travail sur le lexique et les mots « de la classe » favorise la relation professeure-élèves autour de la construction des savoirs. Les mots de la classe deviennent un point d'appui, d'échanges, voire de complicité.

Enfin, sur un plan disciplinaire, la connivence peut aussi devenir un outil pour expliquer, analyser et interpréter. C'est ainsi que je l'ai intégrée dans ma pratique, transférant l'acception usuelle aux œuvres culturelles qui s'y prêtent. Je l'emploie donc avec les élèves pour désigner les clins d'œil d'un auteur à ses lecteurs, les allusions à la société, la politique, la culture, les références implicites aux événements historiques comme aux événements collectifs ou médiatisés, à des anecdotes, etc. Cette connivence socioculturelle est repérable dans nombre de textes, d'œuvres d'art, de discours, de produits médiatiques. Elle est implicitement au cœur de la démarche de commentaire. Mon parti-pris est de la nommer et de l'utiliser pour parler des œuvres et clarifier les évidences.

Que la connivence s'instaure, par exemple, entre un auteur classique et les lecteurs de son époque ou chez un auteur contemporain, sur des sujets actuels, ne change pas grand-chose à l'affaire : elle ne va pas de soi pour les élèves car elle suppose un savoir partagé. Cela contribue à creuser les écarts socioculturels et dépasse le cadre de l'école et des savoirs scolaires. Il m'a semblé intéressant d'aller plus avant dans l'utilisation que je faisais jusqu'alors de l'outil. L'idée était de transformer la notion de connivence socioculturelle en objet d'apprentissage, que ce soit en réception ou en production³. C'est cette exploration pédagogique qui fait l'objet de l'article : faire repérer et verbaliser les clins d'œil au lecteur/spectateur, faire classer ces phénomènes implicites, amener les élèves à les mettre en œuvre eux-mêmes, pour constituer un dispositif d'apprentissage.

Je présenterai le cadre de cette expérimentation avant d'en préciser le déroulé.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FONTAINE

La démarche s'inscrit dans une séquence sur les fables de La Fontaine en classe de seconde. L'objet se prête bien à une approche par le biais de la

3. Pour un exemple en production, on pourra consulter une de mes précédentes contributions : « L'écriture d'invention : une histoire de connivence ? », *Recherches* n° 61 (2014), *Écrire*.

connivence. Les animaux les plus courants renvoient dans l'imaginaire collectif à des archétypes solidement ancrés depuis l'Antiquité : le renard est rusé, le lion est le roi des animaux, l'agneau est innocent, etc. C'est une connivence culturelle encore perceptible aujourd'hui. Par ses emprunts à Phèdre et Ésope, le fabuliste joue avec les lecteurs instruits de l'époque. Un corpus de ces fables antiques permet de mettre en lumière cette pratique et de la contextualiser.

Enfin, la portée critique de certaines fables s'inscrit nettement dans le contexte historique et social du 17^e : on ne peut saisir la connivence entretenue avec les lecteurs/auditeurs de l'époque que si l'on connaît ce contexte. Je ne doute pas que cet aspect a été abordé avant le lycée mais, en règle générale, les élèves ont retenu majoritairement la portée morale pourtant bien éloignée de l'esprit ironique et irrévérencieux du fabuliste.

Les séances consacrées à La Fontaine sont donc orientées vers le repérage de ces phénomènes d'intertextualité et de contextualisation. Mon propos est ici de montrer comment, à la faveur de cette étude, et en relation avec une notion déjà identifiée au sein de la classe, les élèves sont amenés à enrichir le concept de connivence. C'est pourquoi je n'entrerai pas dans le détail de tous les supports et activités de la séquence, qui s'inspirent très largement de ceux proposés par M.-M. Cauterman, F. Darras et M.-P. Vanseveren dans un article⁴ dont voici la conclusion :

[L'] enjeu de cet article est de poser cet objet littéraire que sont les fables de La Fontaine dans leur absolue étrangeté pour des collégiens : étrangeté lexicale, syntaxique, stylistique et surtout étrangeté des codes sociaux et des valeurs qu'elles mettent en scène par le truchement des aventures de leurs personnages animaliers ou non. C'est la reconnaissance de cette étrangeté qui aide à en penser les outils d'apprentissage, mais qui surtout aide à construire la distance nécessaire entre le jeune lecteur du XXI^e siècle et cet objet littéraire. Cette conception de l'enseignement de la littérature a pour avantage de se centrer sur l'élève : elle lui permet de se penser et de penser le monde ; les évidences d'hier et celles d'aujourd'hui sont revisitées. D'autant que si l'objet littéraire se pose en évidence, il ne peut s'enseigner puisqu'une évidence ne peut qu'être : elle est inenseignable.

C'est dans cette même logique de déconstruction des évidences que je consacre les séances suivantes à faire travailler les élèves sur les

4. « La Fontaine en sixième », *Recherches* n° 46 (2007), *Littérature*, p. 53-69. On peut le retrouver en ligne sur le site de la revue.

phénomènes connivents en œuvre dans d'autres supports, cette fois contemporains et à visée humoristique pour la plupart.

La classe de seconde hôtelière, dans laquelle le dispositif a été mené, regroupe 25 élèves d'une grande hétérogénéité. Ce sont, par ailleurs, de petits lecteurs et l'écriture de textes longs pose problème à beaucoup, surtout lorsqu'il s'agit de commenter un texte. Très spontanés, plutôt à l'aise à l'oral, ils ont du mal à aller jusqu'au bout d'un travail en classe et le poursuivent rarement, en dehors, dans les délais impartis.

PETIT DÉTOUR PAR LA BANDE DESSINÉE : *LUCKY LUKE*, « UN COW-BOY À PARIS », ACHDÉ ET JUL, 2018

La dernière livraison de *Lucky Luke* par Achdé et Jul regorge d'allusions de tous types : dessins et textes y sont mis au service de l'humour avec force clins d'œil qui échappent parfois à la première lecture et s'adressent à un lectorat varié. On y trouve des références à la société actuelle comme à une culture plus classique, les auteurs jonglent avec les stéréotypes et les attendus du genre. Bref, je tenais là l'outil idéal pour une première approche de la connivence dans la bande dessinée humoristique.

Mon objectif était double : d'abord que les élèves cernent que nous ne sommes pas tous réactifs aux mêmes choses dans le domaine de l'humour : il n'y a pas lieu de s'en alarmer mais d'essayer d'en comprendre la raison. Le mot « connivence » n'est pas employé pour voir s'ils feront le lien avec cette notion centrale dans notre approche de La Fontaine.

Mon second objectif est de les amener à construire des savoirs sur la notion de connivence, pas tant pour les savoirs eux-mêmes⁵ que pour le travail réflexif propre à tout exercice de classement.

Repérer

Nous mettons en commun leurs connaissances sur Lucky Luke (tous connaissent le personnage, quatorze ont déjà lu une BD) et je résume rapidement *Un cow-boy à Paris*⁶. Je distribue ensuite le document 1 (un résumé de ce qui vient d'être dit et le travail à faire) et une sélection de dix planches par binôme. Il est préférable de les lire dans l'ordre et comme elles

5. Ceux-ci sont d'ailleurs encore un peu « flottants » dans ma pratique et ces séances m'ont obligée à les affiner voire à les compléter. En matière de terminologie, je dois beaucoup aux apports théoriques synthétisés par Florence Charles dans sa contribution au numéro.

6. Toute relation avec un *Américain à Paris* de Gershwin, adapté au cinéma par Melville, n'est évidemment pas fortuite...

sont imprimées en recto-verso, le premier élève entame la lecture pendant que le second lit le résumé.

Document 1

Lucky Luke est une série de bandes dessinées créée par le dessinateur belge Morris en 1946. Morris est aidé, à partir de la neuvième histoire, par plusieurs scénaristes, dont le plus connu est René Goscinny, mort en 1977. Depuis la mort de Morris en 2001, le dessin est assuré par Achdé. 80 albums composent la série et le dernier, *Lucky Luke à Paris*, est paru en novembre 2018.

Le scénariste, Jul, amène Lucky Luke à Paris où il est chargé de protéger la Statue de la Liberté, en cours de construction. En effet, un directeur de prison américain met tout en place pour que celle-ci ne vienne pas « défigurer » New York.

Au début de la BD, notre cowboy doit amener les Dalton jusqu'à la prison dirigée par ce directeur. En chemin, il rencontre Auguste Bartholdi, le sculpteur, qui fait une tournée avec le bras de la statue afin de récolter les fonds nécessaires à sa réalisation.

1. Lisez les planches sélectionnées et faites une croix – au fil de la lecture – sur les vignettes qui vous font sourire (même juste intérieurement...).

2. Comparez avec votre voisin·e :

– Combien de vignettes avez-vous en commun ? à votre avis, pourquoi celles-là ?

– Quelles vignettes ont amusé l'un·e et pas l'autre ? Pourquoi ?

3. Voilà celles qui m'ont amusée. À votre avis, qu'est-ce qui m'a fait sourire ?

– page 8 – 3, 6, 7

– page 27 – vignette du bas

– page 28 – 4 et 8

– page 29 – 3

– page 38 – 4, 9/10

– page 39 – 2, 3 et 4

– page 46 – 3, 9 et 10

Ma sélection de vignettes est composée d'un panel de types de connivence. Les auteurs y jouent sur les représentations traditionnelles, stéréotypées : les Indiens qui s'apprêtaient à scalper le sculpteur font docilement la queue devant le bras de la Statue de la Liberté qu'ils peuvent visiter pour la « modique somme de 50 cents ». On trouve de nombreux clins d'œil de culture générale : une allusion au débarquement de Normandie, la rencontre de Monsieur et Madame Bovary, cette dernière tombant immédiatement amoureuse de Lucky Luke, l'apparition de Victor Hugo... Les anachronismes sont nombreux avec des références amusantes à la

société actuelle : Bartholdi propose ainsi à Lucky Luke de faire construire « un parc d'attractions dédié à [ses] aventures au sud de Paris ». Les jeux sur le langage sont aussi constants : on annonce « notre plus grande plume » à Lucky Luke qui se réjouit de voir un grand chef indien... mais il s'agit de Victor Hugo tel qu'il est représenté dans tous les manuels. Et la dernière vignette joue avec les attendus du genre : le héros s'éloigne vers le soleil couchant sur sa fidèle monture mais entonne « Demain, dès l'aube [...] je partirai ».

Pour la dernière question, après un temps de réflexion autonome, je donne aux binômes un document d'aide comprenant la fameuse photographie de Victor Hugo, une courte notice sur le roman de Flaubert et une dernière vignette traditionnelle de *Lucky Luke*.

Les deux premières questions permettent de mesurer que peu de choses les ont fait sourire. Annaëlle⁷ trouve même que, franchement, il n'y a rien de drôle. Avec Léa, elles ont quand même éclaté de rire mais parce que, « dans leur tête », elles avaient toutes les deux, prononcé « cent » comme le nombre (lorsque les Indiens deviennent touristes). Elles se sont ensuite rendu compte que cela se prononçait à l'anglaise (« C'est une monnaie, hein oui, Madame ? »). Toute leur attention s'est donc centrée sur cette difficulté déjouée, c'est d'autant plus intéressant que la dyslexie d'Annaëlle (établie en fin de troisième) perturbe fortement sa lecture. On peut penser que cela la pénalise dans le repérage de la connivence : dans la bande-dessinée, tout fait sens, l'image, le texte et le lien entre les deux. Cela ne dérange pas du tout Léo, également dyslexique, très sensible lui à l'humour des images. Pour revenir à notre précédent binôme, l'exercice a ensuite failli virer au drame : « Madame, Léa, elle dit que je comprends pas ce qui est drôle parce que je ne suis pas intelligente ! ». Annaëlle aime bien surjouer les conflits et être rassurée quant à ses capacités intellectuelles. Il n'empêche qu'une mise au point s'impose : j'explique donc que tout le monde ne connaît sans doute pas « Libérée, délivrée... », la fameuse chanson de la *Reine des Neiges* adaptée par Disney. Or les bagnards (dont les Dalton) entonnent à tue-tête cette chanson dans la cour de la prison. La vignette amuse-t-elle ceux qui ne connaissent pas la chanson ? Est-ce donc une histoire d'intelligence ? C'est un exemple qui me servira de point d'appui assez régulièrement par la suite.

La dernière question nécessite très vite le document d'aide puis un explicitation collective de ce qui m'a fait sourire. Ceux ou celles qui ont une vignette commune avec l'une des miennes se rengorgent un peu au passage.

7. Les prénoms ont été modifiés.

Faire un premier bilan oral

À la fin de la séance, un premier bilan établit que l'humour ne semble pas ce qu'il y a de mieux partagé dans la classe (ils ont souri à des vignettes très disparates), sans même parler de ce qui amuse la professeure et pas du tout ses élèves (mais je sens bien qu'ils compatissent, mon enthousiasme doit faire plaisir à voir !). On parle de décalage, de références à la culture d'aujourd'hui ou à « celle d'avant »... mais l'heure s'achève sans que le mot « connivence » ait été prononcé. Je leur demande si nous n'avions pas un mot pour désigner tout cela mais non, vraiment, ils ne voient pas. Alex pourtant est perturbé, il sent bien qu'il devrait savoir (c'est lui qui a adopté le mot) et je le regarde avec un peu plus d'insistance que d'habitude au moment de la recherche collective. Quand retentit la sonnerie, son regard se tourne vers le tableau des mots adoptés par la classe : il a trouvé et vient me demander confirmation au bureau. Mais, il n'aura qu'un sourire de connivence...

Classer

La séance suivante commence par un rappel du bilan oral. Autant dire qu'Alex dégage sa connivence plus vite que son ombre et nous notons sa proposition avant d'approfondir.

Document 2

1. Repérez au fluo directement sur les vignettes (votre sélection et la mienne) ce qui amène ou renforce la connivence (et donc l'humour).
2. Quels sont les moyens (= les procédés ou les vecteurs) que vous avez ainsi repérés ?
3. Proposez un classement selon les types de connivence que vous avez observés depuis le début de ce travail sur la BD. Vous n'êtes pas obligé·e·s de trouver un nom pour chacun des types, vous pouvez expliquer en une phrase ce qui caractérise chacune de ces connivences.

C'est un exercice difficile puisqu'il s'agit de verbaliser et donc d'analyser la mise en œuvre de la connivence. Mais cette approche me semble importante pour prendre conscience de ses fonctionnements et des phénomènes d'inclusion/exclusion qu'elle entraîne. L'usage du fluo permet de repérer que cela passe par l'image ou le texte mais nous convenons ensuite que c'est aussi le lien entre les deux qui peut créer un décalage amusant.

La troisième question est assez rapidement traitée en collectif face au découragement qui s'installe. Nous complétons le premier bilan écrit par les premières catégories trouvées ensemble :

- la connivence culturelle liée au patrimoine (la culture d'avant⁸, les mythes, la littérature, la peinture, les arts en général...);
- la connivence culturelle en lien avec la société actuelle;
- la connivence liée aux représentations communes (ce qu'est un cowboy, une prison...), aux stéréotypes;
- la connivence de langage;
- la connivence liée à la structure du récit, aux attentes du lecteur (cette catégorie ne me satisfait pas vraiment, elle gagnerait à être plutôt placée sous l'angle générique et les attentes afférentes mais les éléments de la planche ne s'y prêtaient pas).

La séance s'achève sur la fonction ludique de la connivence dans ce genre de bande dessinée.

SUIVRE LE FIL DE LA CONNIVENCE... L'ADAPTATION PAR JUL ET CHARLES PÉPIN DU MYTHE DE THÉSÉE

Le travail sur la planche

C'est encore Jul qui m'apporte le matériau pour la séance suivante. L'objectif est d'exploiter le classement établi précédemment et d'aller un peu plus loin du côté des fonctions en abordant la fonction critique de la connivence.

Dans *Cinquante nuances de Grecs, Encyclopédie des mythes et des mythologies*⁹, Jul et Pépin réactualisent les mythes avec beaucoup d'humour. Les élèves perçoivent immédiatement (et cette fois, majoritairement) le clin d'œil du titre. Nous reconstituons ensemble l'histoire de Thésée (il en a déjà été question en début d'année) et je leur donne la planche intitulée « Sans fil ». Thésée déambule dans le labyrinthe avec son téléphone d'une main et son GPS de l'autre. Il a une bonne tête de touriste, un peu juvénile, un certain embonpoint et une tenue qui s'apparente davantage à celle d'un touriste qu'à celle d'un héros antique. La connexion est mauvaise, il entend mal les conseils d'Ariane, finit par perdre le réseau, se dit « Purée ! » alors que le Minotaure se dresse derrière lui et l'interroge : « Un problème avec le Wifi, M. Thésée ? ». Je vois quelques regards amusés, quelques sourires mais tout de même beaucoup de scepticisme...

Je distribue le travail et une fiche d'aide reprenant le mythe de Thésée expliqué à l'oral.

8. Il s'agit là d'une expression d'Alexis que j'ai rebaptisée « patrimoine ».

9. Dargaud, 2018. La planche figure en annexe 1, grâce à l'aimable autorisation de reproduction accordée par l'éditeur.

1. Sur la planche, vous repérerez au fluo les éléments de connivence qui peuvent amuser un lecteur universel (vous mais aussi un·e adulte). Vous pouvez vous aider du document d'aide et du bilan de la séance précédente (sur *Lucky Luke*).
2. Vous proposerez ensuite un classement de ces éléments dans le tableau (au verso de cette feuille).
3. Quelles sont ici, à votre avis, les fonctions de la connivence ?

Le tableau à remplir reprend les catégories de la séance précédente avec pour chacune d'elles, une colonne « quoi ? » et une colonne « comment ? ». Les élèves perçoivent vite que le titre joue sur les mots, « sans fil » évoquant le « fil d'Ariane » et le portable. La reprise a plutôt porté sur la représentation du héros antique et du Minotaure qui passe autant par le dessin que par la parole : tout est connivent dans la planche. Une bulle du type « Au fait, tu as parlé de moi à ton père ? » ou le langage bien peu « sublime » de Thésée (« Ouais, ouais, j'y suis », « Merde, plus de réseau... », « Allô, Ariane ? », « Allô ? », « Purée ! ») échappent à première vue aux élèves qui n'ont pas une vision très précise du héros antique ... Il est plus aisé de les amener à cerner le profil peu dynamique du personnage et les petits signes graphiques qui montrent une panique peu digne d'un héros. La séance se termine par la portée subtilement critique ici de la connivence au-delà du pur aspect ludique.

La série animée

Juste pour le plaisir, je leur montre ensuite l'épisode de l'adaptation animée¹⁰. Elle est savoureuse quand on connaît la mythologie mais, quelques mois plus tôt, elle avait laissé de marbre mes élèves de 1^{re} L, même avec quelques explications préalables. Ici, le travail sur la planche a porté ses fruits et les élèves ont l'air plutôt amusé. Nous retrouvons ensemble les éléments communs à cette planche mais nous cherchons surtout les autres, et il y en a beaucoup. En guise d'exemples : Thésée est guidé par Ariane et passe devant une affiche pour le Garage Midas, une autre pour Hermès. Il reçoit un double appel : c'est Égée, qui sirote un cocktail en compagnie de Médée, au bord de la falaise avec transat et lunettes de soleil... Comme la vidéo a bien « pris », j'en profite pour passer celle consacrée à Narcisse, « Un amour de soi » qui fait la part belle aux selfies et aux réseaux sociaux : la connivence est davantage liée à ce phénomène de société qu'aux références mythologiques et littéraires et sa portée critique est aisée à saisir.

10. Série animée créée par Jul et réalisée par Mathieu Signolet en 2018 ; on peut la retrouver sur le site d'Arte jusqu'à fin aout 2019.

UNE PAUSE ESTHÉTICOPOÉTIQUE

La publicité Lexus

Ce travail sur les vidéos est immédiatement suivi de la projection d'une publicité pour voiture¹¹. Au fil de la déambulation de celle-ci dans la ville apparaissent des références à des œuvres d'art. Au loin une jeune femme arborant un turban bleu devient en plan rapproché *La Jeune Fille à la perle* de Johannes Vermeer, puis un ballon en forme de chien s'envole et la caméra suit dans les airs le *Balloon dog blue* de Jeff Koons. La voiture passe ensuite devant une devanture de magasin évoquant les compositions de Piet Mondrian. On entre, l'espace de quelques secondes, dans une boutique de chaussures de luxe, au centre de laquelle trône un bouquet de tournesols à la Vincent Van Gogh. La voiture longe alors un fleuve où sont figurés *Les Baigneurs à Asnières* de Georges Seurat. Et le circuit se termine devant un café en angle : le conducteur rejoint la jeune femme du *Nighthawks* d'Edward Hooper et dépose ses clés sur le comptoir. Un véritable feu d'artifice de connivences culturelles.

Les réactions fusent : il y a un tableau dans la publicité, c'est de la connivence culturelle en lien avec le patrimoine (la formule un peu complexe que j'ai finalement adoptée, pour ne pas cliver culture « classique » et culture actuelle, a marqué les esprits) ! L'heureux gagnant est le tableau de Van Gogh mais certains ont aussi repéré le Vermeer : « La dame au début, elle ressemble à celle de la pub pour le yaourt ! » La connivence parfois se déplace... mais l'idée est juste. Quelques explications s'imposent : la publicité en question utilise bien un tableau du même peintre mais intitulé *La Laitière* et on y retrouve une jeune femme avec les mêmes couleurs. Je diffuse à nouveau la vidéo et nous faisons quelques arrêts sur image, à la chasse aux autres références culturelles que je leur montre ensuite.

Puis nous réfléchissons aux fonctions de cette connivence : la dimension esthétique est certaine mais la mission de la publicité reste de faire vendre. Nous convenons que la voiture est ainsi associée à une œuvre d'art. Ils trouvent que ça doit vraiment viser un public d'« intellos » et que la voiture doit être chère...

11. On peut la retrouver facilement sur internet, mais le site suivant permet d'avoir directement les tableaux sous la main : <http://www.pubenstock.com/2018/lexus-oeuvres-art-film-automobile>

Le rouleau de printemps

Dans un esprit un peu différent, je leur présente une photographie¹² de Patrick Rougerea, photographe culinaire, qui s’amuse à détourner des recettes classiques. Elle fait partie de la collection de cartes postales « Food Photo¹³ » : au recto la photographie détournée en bas de laquelle se trouve le nom du plat (ici *Rouleau de Printemps, Haricots verts croquants à l’huile de noisette*), au verso la recette revisitée.

La photographie représente un rouleau de peinture sur lequel sont piquées des fleurs artificielles. Je présente l’image sans le titre. Nous lui accordons le statut de photographie artistique mais que représente-t-elle au juste ? Est-ce juste pour faire beau ? Scepticisme généralisé... devant cette mise en scène d’un objet du quotidien détourné de sa fonction première. Je donne alors le titre : « Rouleau de printemps ». « C’est pas un truc qui se mange ça, normalement ? »... Visiblement ce n’est pas au programme de leur cours de cuisine mais certains connaissent et expliquent aux autres. Nous en arrivons cette fois à la conclusion que le jeu avec l’image ne peut être compris que si on connaît le mets en question... La connivence peut alors amuser mais avoir aussi un caractère esthétique et poétique.

Nous passons aux travaux pratiques. À eux de trouver un nom de plat suffisamment opaque et métaphorique pour le détourner, jouer sur les sens propre et figuré. La séance est mouvementée mais fructueuse. Le recours au téléphone portable est exceptionnellement autorisé pour faire des recherches. Salima, que ces séances sur la connivence ennuient terriblement, a cherché un cocktail (elle veut se spécialiser dans cette branche) mais ne parvient pas à en trouver un qui permette le second degré... Elle s’est rabattue sur « roses des sables » mais le lien était un peu trop évident : la connivence ça doit résister un peu, sinon on passe du clin d’œil à la grimace. Dans le même ordre d’idée, Élia s’est débattue longtemps avec sa buche de Noël avant de renoncer. Alex a commencé par faire un rébus avant de saisir que ce n’était pas cela que l’on attendait. Nolween est partie sur le millefeuilles, ravie de son idée après beaucoup de tentatives infructueuses (du type « Charlotte aux pommes, ça va, Madame ? »). Quant à Anton, il a produit un « Paris-Brest » et un « far breton » très convaincants.

La séance suivante va s’avérer beaucoup moins amusante...

12. <http://www.communication-agroalimentaire.com/2013/11/food-photo-de-patrick-rougerea.html>

13. On peut les trouver également dans un livre du même titre, publié aux éditions Studio Rougerea, en 2008. Un deuxième tome est sorti en 2014.

SUIVRE LE FIL DE LA CONNIVENCE... ET DÉMÊLER LA PELOTE : LA CHRONIQUE DE FRANÇOIS MOREL

Pour renouer avec les fables, j'ai choisi une chronique de François Morel sur l'inaction des États face aux problèmes environnementaux. Pastichant La Fontaine, il s'emploie à parodier le Grenelle de l'environnement dans le récit d'un « Grenelle des bestioles¹⁴ ». En voici le début (le texte entier se trouve en annexe 2¹⁵) :

Il fut un jour où les animaux décidèrent de ne plus subir la toute puissance des hommes.

Il fut un jour où les animaux jugèrent qu'ils n'avaient plus envie de se laisser mener par le bout du bec, du groin, de la truffe. Tous s'accordèrent pour penser qu'il était nécessaire de se rassembler s'ils voulaient survivre. Conscients que les hommes, partout, avaient pris le pouvoir sur la terre, ils se dirent que la façon dont celle-ci avait été administrée jusqu'alors méritait au moins quelques petits ajustements.

Une abeille particulièrement informée évoqua dans un vrombissement fiévreux le réchauffement de la planète, le risque nucléaire, l'épuisement des ressources naturelles, la destruction de la biodiversité.

« Notre nid brule et nous regardons ailleurs » déclara une oie cendrée tout à fait convaincante devant une assemblée d'alouettes, de chouettes et de colibris qui, avec force et gravité, turlutèrent, hululèrent, zinzinulèrent, de concert.

Nous écoutons d'abord la chronique et les élèves répondent, par écrit, aux premières questions.

Vous venez d'écouter la chronique de François Morel. Qu'est-ce qui vous a semblé amusant ? Est-ce seulement « pour rire » ? À votre avis, à quoi le chroniqueur fait-il référence ?

La mise en commun montre que la majorité n'a rien trouvé d'amusant et qu'ils ont eu du mal à comprendre le texte. Certains concèdent que la mise en scène des animaux qui viennent à Paris pour une réunion et ne veulent pas s'assoier l'un à côté de l'autre, peut faire sourire. La portée critique est perçue mais porte à confusion : Yoann, par exemple, explique que les animaux en ont assez que les hommes ne fassent pas attention aux répercussions sur leur

14. François Morel, France Inter, chronique du 14 septembre 2018 :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-billet-de-francois-morel/le-billet-de-francois-morel-14-septembre-2018>

15. Merci à François Morel pour son aimable autorisation de reproduction.

vie de la pollution. Je m'arrête à ces premières conclusions car j'aimerais qu'ils découvrent par eux-mêmes la parodie du Grenelle de l'environnement.

Ils doivent, cette fois, lire le texte dont j'ai enlevé la fin, pour les contraindre à une lecture plus précise. Je souligne qu'ils peuvent retrouver la fin même s'ils ne s'en souviennent plus.

La dernière phrase a été enlevée. À vous d'écrire quelque chose d'approchant.

Après la mise en commun des propositions, ils redécouvrent la dernière phrase et sont, à nouveau, confrontés au texte.

Voici la phrase enlevée : « On décida de reporter à une date ultérieure les conclusions de la réunion. »
À partir de quel paragraphe pouvait-on la prévoir ? Pourquoi ?

Le dernier paragraphe annonce clairement l'échec du Grenelle : le complément qui ouvre ce paragraphe, « Après quelques instants d'enthousiasmes partagés » suggère que cela ne va pas durer. Et la suite montre que chacun s'attache à ses prérogatives, les coqs craignant par exemple les tristes répercussions d'un vote démocratique dans la basse-cour puisque les poules sont plus nombreuses.

Après ce travail sur la chute et sa préparation, nous nous tournons vers les connivences, par le biais d'un travail en groupe.

Du côté de la connivence culturelle en lien avec le patrimoine

1. En quoi ce récit ressemble-t-il à ceux de La Fontaine ? Vous vous appuyerez sur les caractéristiques des fables de LF vues en cours et pour chacune d'elles vous relèverez quelques citations.

Du côté de la connivence culturelle en lien avec la société d'aujourd'hui

2. Surlignez dans le texte les références aux deux documents d'aide (quelques pistes pour « débroussailler »).
3. Qu'est-ce qui est critiqué ici ?

Documents d'aide : quelques pistes pour « débroussailler »

« Notre maison brûle et nous regardons ailleurs » est une phrase que prononça Jacques Chirac, président de la République française, en ouverture du discours qu'il fit devant l'assemblée plénière du IV^e Sommet de la Terre le 2 septembre 2002 à Johannesburg, en Afrique du Sud, et qui sert à présent à désigner cette prise de parole.

Source : Wikipédia

L'expression « Grenelle de l'environnement » est utilisée pour désigner une suite de rencontres de travail entre représentants de l'État, collectivités locales et ONG écologistes en octobre 2007, visant à définir une stratégie politique nationale en matière de respect de l'environnement. Six groupes de travail, organisés en cinq collèges de 40 membres chacun, ont réfléchi sur quatre thèmes principaux : la lutte contre les changements climatiques ; la préservation de la santé et de l'environnement ; la protection de la biodiversité et des ressources naturelles ; la création d'une démocratie écologique, qui vise à construire des « projets de développement » concernant l'énergie, les transports, le logement, l'agriculture, la santé... L'origine du terme « Grenelle » provient des accords de Grenelle de 1968, qui correspondent à un vaste projet de négociation publique et sociale.

Source : <https://www.geo.fr/histoire/grenelle-de-l-environnement-40516>

Le travail de commentaire, demandé par la première consigne, reste difficile en ce mois de janvier. Une fois posé que les animaux sont personnifiés, les élèves passent à autre chose. La reprise collective permet de revenir sur le système des temps, la caractérisation des « bestioles », l'usage des discours rapportés, la représentation très vivante et visuelle du Grenelle, la chute. Les ingrédients du pastiche sont réunis et, cerise sur le gâteau, on trouve une référence à une fable évoquée en cours : « Un corbeau en raison d'une ancestrale humiliation exclut d'assister à la réunion s'il devait se retrouver en présence d'un seul renard. ». La connivence avec l'actualité environnementale, quant à elle, est facile à retrouver dans le texte, ce qui l'est moins, c'est qu'il s'agit de parodier, avec les animaux, le Grenelle organisé par les hommes : on peut penser que chaque animal représente un chef d'état et que l'entente est difficile entre les grandes puissances polluées et les petits états victimes de cette pollution.

REBOBINER LE FIL POUR REVENIR À LA FONTAINE : LES ILLUSTRATIONS CONNIVENTES

Observer des illustrations

Les élèves travaillent d'abord sur deux illustrations de Lionel Koechlin, publiées en 2002¹⁶. L'une adapte « La Grenouille qui se voulait faire aussi grosse que le bœuf » : dans une salle de musculation, le bœuf fait des haltères pendant que la grenouille s'injecte un produit dopant. La seconde

16. Seuil Jeunesse. On retrouve aisément ces illustrations et les suivantes sur internet, aussi ne sont-elles pas reproduites ici.

montre un héron, la nuit, dans une grande ville moderne et devant... un fastfood. Les élèves doivent retrouver les fables illustrées.

1. Quelles fables vues en cours ces deux dessins illustrent-ils ?
2. Expliquez comment l'illustrateur adapte la connivence à notre époque.
3. Quel type de connivence adopte-t-il ainsi ? (voir le tableau de la séance sur Thésée) ? Quelles fonctions remplit-elle ?

La seconde illustration donnera un peu de difficultés aux amateurs de fastfood (et ils sont nombreux aussi en seconde hôtelière) : le héron, d'accord mais Bastien ne comprend pas le lien entre hamburger et limaçon... Nous postulons que le héron est plutôt un adulte qui a dû dédaigner des restaurants qu'il ne trouvait pas assez à son goût, pensant toujours trouver mieux et le voilà contraint de se résigner à la restauration rapide, la seule qui reste ouverte un peu tard et ne nécessite pas de réservation. On peut comprendre néanmoins que la connivence leur échappe un peu dans la mesure où ils ne sont pas familiers de ce genre de situations (chercher LE restaurant de ses rêves un samedi soir dans une grande ville...). Une fois la situation comprise, la critique du fastfood ne fait pas l'unanimité...

Le document suivant reproduit, cette fois, trois adaptations de la fable « Le Corbeau et le Renard ». La première, toujours de Koechlin, représente un corbeau qui s'emporte devant la télévision : dans celle-ci un renard tient, en sa patte, un fromage. La seconde est une adaptation en album¹⁷ pour enfant qui situe (étrangement) l'action dans la savane avec un corbeau qui a réussi à attraper le fromage avant une autruche... Le texte est réécrit (je donne aux élèves les première et dernière pages). La dernière illustration est une adaptation en bande dessinée, tout à fait savoureuse¹⁸ : la première vignette occupe la hauteur de la page et une moitié en largeur, ainsi l'arbre sur lequel est perché l'oiseau paraît vraiment très haut. Les vignettes de droite permettent des plans de plus en plus rapprochés sur le corbeau qui tient en son bec une Vache-qui-rit puis sur le renard délaissant le poulailler « par l'odeur alléché ».

1. Laquelle de ces adaptations préférez-vous ? Justifiez votre réponse.
2. Laquelle aimez-vous le moins ? Là aussi, vous justifierez.

17. A. Jardin et F. Multier, Collection « Les petits secrets des fables », Hachette Jeunesse, 2016.

18. « Le Corbeau et le Renard », Turf dans *La Fontaine aux fables*, Delcourt, 2010, collectif d'illustrateurs.

Cette étape permet surtout de discuter de l'intérêt de la connivence en soi. Dans la réécriture pour enfant, il n'y a pas de connivence, juste une adaptation à ce que l'on croit être « au niveau » de l'enfant ou dans ses centres d'intérêt... au final, ce n'est pas très intéressant (et la conclusion « Plus jamais jamais on ne l'aura avec des flatteries. Les petits malins ne gagneront pas toujours. » laisse sceptique).

Mais la critique est aisée, la réalisation plus complexe. Pour conclure ces séances, je demande aux élèves de « revisiter » à leur tour une fable...

Transposer une fable

En fin de séance, j'explique le travail aux élèves et je distribue à chacun·e une anthologie de cent fables.

À votre tour, vous allez proposer une adaptation de la fable de votre choix (en dehors de celles que nous avons vues en cours). Il va donc falloir en lire...

Pour la production personnelle : dessin, réécriture, montage photo, mise en scène d'objets que l'on photographie... tout est envisageable du moment que votre réalisation joue sur la connivence avec un objectif bien défini (amuser, faire beau, critiquer un travers/défaut de la société...).

Derrière la production, vous préciserez le titre de la fable, ce que vous avez voulu créer comme connivence et dans quel but.

Trouver une fable qui soit transposable n'est pas facile et le premier critère a été la brièveté, ce qui n'est pas toujours gage de facilité. Les élèves ont travaillé chez eux et les plus en difficulté sont venus en accompagnement personnalisé pour faire leur travail ou l'améliorer. D'autres sont venus me présenter leur production à la recherche d'une idée en plus pour dépasser l'illustration et créer de la connivence. Martin, par exemple, très en difficulté à l'écrit comme en compréhension de texte, a réalisé un beau collage pour « La tortue et les deux canards » : une tortue très curieuse accepte la proposition des canards de la transporter à l'aide d'un bâton qu'elle prendrait dans son bec... mais la tortue est aussi très bavarde et lâche le bâton pour parler. Nous tentons de voir quel pourrait être aujourd'hui le défaut similaire aux bavardages et envisageons le portable. La tortue n'a pas résisté à l'envie d'écrire un sms pour se vanter de son exploit... et lâche le bâton. En bas, Martin a représenté des silhouettes qui filment la chute avec leur portable. « Le coq et la perle » rencontre un vif succès, transposé en mode Pokémon (version écrite et version graphique) et en mode série d'espionnage. « La Poule aux œufs d'or » pond des « Kinder surprise » ou devient « La Poule de la fortune » de la fameuse émission « Qui veut gagner des œufs d'or ? » Le pot de fer devient une boîte de coca qui se renverse sur un téléphone portable

(celui-ci pourtant, se sachant fragile, ne voulait pas aller au supermarché). Comme on peut le voir, les élèves ont généralement fait preuve d'inventivité même s'ils ont eu du mal, bien souvent, à trouver et/ou à mettre en œuvre la connivence. C'est là aussi que réside l'intérêt de ce type de production (la fiche d'évaluation est reproduite en annexe 3). Les travaux ont ensuite été exposés lors des portes ouvertes pour les troisièmes, ce qui a suscité un certain engouement.

SYNTHÉTISER LES CONNAISSANCES

La dernière séance a été consacrée à la réalisation, en binôme, d'une fiche outil. Nous la commençons ensemble, en partant de La Fontaine. À l'oral, nous tentons de définir ce phénomène et je note au tableau les mots qui émergent de l'échange.

Implicite vs explicite – sous-entendu – suggéré – tacite – allusion – clin d'œil – complicité – instantané – spontané – décalage
--

À chaque binôme de rédiger sur sa fiche une définition de la connivence, en s'aidant, s'ils le souhaitent des mots inscrits au tableau. Les vecteurs de la connivence doivent aussi y figurer.

La fiche doit ensuite s'organiser autour de deux parties très traditionnelles : les types de connivence puis les fonctions. Au sein de chaque partie, doivent figurer des explications et des exemples tirés des documents sur lesquels nous avons travaillé. Cela oblige à se replonger dans le classeur et à exploiter ce qui a été proposé, à donner idéalement du sens à ces séances. Je prends en charge la synthèse de ces travaux inégalement réussis (voir annexe 4).

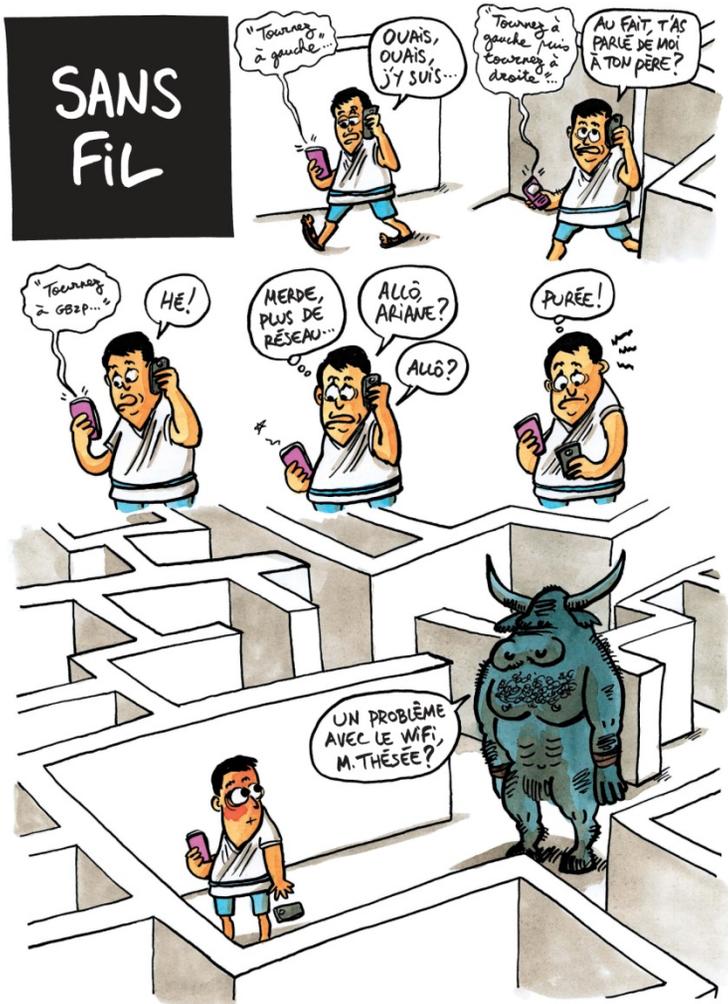
BILAN

Cette exploration du côté de la connivence s'est avérée intéressante. Il s'agit bien d'une expérimentation qui n'a pas pour prétention de construire des apprentissages immédiats ou fulgurants en matière de lecture ou d'analyse de texte et d'image. Il est difficile d'en mesurer les effets. On pourrait penser qu'une telle approche pourrait même être contreproductive et stigmatiser les « exclus de la connivence », ceux qui n'ont pas accès aux codes pour la percevoir, la décrypter. Nolwenn le fait d'ailleurs remarquer dès la seconde séance : « Oui, mais Madame, ça sert à quoi si on ne connaît pas les références ? Du coup on passe à côté ? » À mon sens, considérer que la connivence socioculturelle ne va pas de soi peut aider les élèves à donner du sens à la culture scolaire. Placer les élèves en situation d'appréhender le

fonctionnement de la connivence, c'est aussi travailler sur la posture de récepteur. Les dispositifs d'apprentissage ainsi pensés peuvent, par ailleurs, aider l'enseignant·e à adopter une posture de transmission culturelle qui ne soit pas trop surplombante ni dogmatique.

ANNEXES

Annexe 1 : « Sans fil »



Annexe 2 : « Le Grenelle des bestioles »

Il fut un jour où les animaux décidèrent de ne plus subir la toute puissance des hommes.

Il fut un jour où les animaux jugèrent qu'ils n'avaient plus envie de se laisser mener par le bout du bec, du groin, de la truffe. Tous s'accordèrent pour penser qu'il était nécessaire de se rassembler s'ils voulaient survivre. Conscients que les hommes, partout, avaient pris le pouvoir sur la terre, ils se dirent que la façon dont celle-ci avait été administrée jusqu'alors méritait au moins quelques petits ajustements.

Une abeille particulièrement informée évoqua dans un vrombissement fiévreux le réchauffement de la planète, le risque nucléaire, l'épuisement des ressources naturelles, la destruction de la biodiversité.

« Notre nid brule et nous regardons ailleurs » déclara une oie cendrée tout à fait convaincante devant une assemblée d'alouettes, de chouettes et de colibris qui, avec force et gravité, turlutèrent, hululèrent, zinzinulèrent, de concert.

« Nous ne pouvons pas continuer ainsi. Il nous faut prendre nos destins en pattes. Ne restons pas chacun prisonnier de nos égoïsmes, cooptons-nous, l'union fait la force » aboya un vieux chien solidaire et décidé.

« Exactement ! Il n'y a aucune raison que les hommes soient les seuls à décider de l'avenir d'une planète sur laquelle nous sommes encore plus nombreux qu'eux » enchaina une girafe démographe et revendicatrice.

Alors, à Paris, une grande réunion fut organisée. Un Grenelle des bestioles. Chaque espèce animale devait être représentée. Les animaux chargés du protocole s'arrachèrent qui les poils, qui les plumes, qui les écailles pour tenter de ne mécontenter personne. À cause de vieilles querelles, d'intérêts contradictoires, de points de vue fortement divergents, les agneaux et les brebis refusèrent d'être placés près des loups, les antilopes de s'asseoir près des lions, les gnous de coudoyer les hyènes. Un corbeau en raison d'une ancestrale humiliation exclut d'assister à la réunion s'il devait se retrouver en présence d'un seul renard.

L'ambiance, on le voit, était tendue, les atermolements, les tergi-versations, les ajournements nombreux. Beaucoup de libellules, de mouches domestiques et d'éphémères eurent tôt la certitude que leurs vies seraient trop courtes pour pouvoir assister à cette réunion, qui, finalement, un beau jour quand même eut lieu.

C'est une tortue géante, venue spécialement des Seychelles à qui revint, en raison de son grand âge, la gloire insigne d'ouvrir les débats. En réalité, elle n'était pas tout à fait la plus ancienne de l'assemblée. Une palourde et une méduse la dépassaient en âge mais l'une et l'autre étant peu habituées à s'exprimer en public, elles préférèrent décliner l'honneur qui leur était fait.

Les débats commencèrent. Les traducteurs firent des prouesses pour que les piailllements des moineaux puissent être compris des sauterelles dont les stridulations devaient être intelligibles pour les rhinocéros.

Une mouche domestique fut très applaudie quand avec fougue elle bourdonna que la seule véritable mesure emblématique serait d'accorder à chaque animal vivant sur terre le droit de vote. Grosse impression.

Après quelques instants d'enthousiasmes partagés, les libellules jugèrent que le droit de vote serait notamment mal employé par les moustiques qui rendaient si difficiles la vie des étangs. Les coqs firent valoir que la population des poules, toujours croissante, risquait dans les basses-cours de rendre la démocratie insupportable aux mâles.

On décida de reporter à une date ultérieure les conclusions de la réunion.

François Morel, *France Inter*,
chronique du 14 septembre 2018,
texte publié avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Annexe 3 : fiche d'évaluation

Transposer une fable de La Fontaine (= faire un pastiche moderne)

1. Choix de la fable (originalité, niveau de difficulté, « adaptabilité » à un pastiche...) (sur 5)

2. Choix du clin d'œil, de la connivence (texte explicatif derrière la production) (sur 3)

3. Mise en œuvre de cette connivence (repérable si on ne connaît pas l'intention de départ, astucieuse, aboutie...) (sur 5)

4. Impression d'ensemble (esthétique, cohérence, amusement, orthographe, soin...) (sur 7)

Annexe 4 : fiche outil : la connivence et l'humour¹⁹

Pour faire passer des messages, critiquer les *travers* (fiche de vocabulaire) de la société, La Fontaine a recours à l'humour. Cela passe par de la connivence que les gens de son époque décodent tout de suite (les allusions aux gens de la cour, au fonctionnement de la justice, etc.).

La connivence est la complicité entre l'auteur et le lecteur, par des clin d'œil sur la politique, la culture commune, la société d'aujourd'hui... La connivence est un trait d'humour qui joue sur un décalage (entre ce qui est dit et suggéré, entre avant et aujourd'hui...).

19. Synthèse de vos travaux. J'ai parfois ajouté et/ou reformulé des éléments.

Comme la connivence est implicite, sous-entendue, on peut remarquer spontanément l'allusion... ou pas.

La connivence passe par un titre, des mots ou une image (par exemple une caricature), ou par le lien entre les deux.

I- Les types de connivence

On peut essayer de classer les connivences, en fonction du décalage sur lequel elles jouent.

1. La connivence culturelle liée au patrimoine

Quand l'auteur joue avec les connaissances du lecteur : il y a une référence à un mythe, une histoire, une peinture, une œuvre littéraire, l'art en général, la culture qu'on partage et/ou qu'on apprend à l'école.

Exemples : Lucky Luke qui rencontre Madame Bovary (personnage du roman de Flaubert) ; le Corbeau qui ne veut pas s'asseoir à côté du Renard à cause d'une vieille dispute dans « Le Grenelle des bestioles » de François Morel.

2. La connivence culturelle en lien avec la société d'aujourd'hui

Quand l'auteur joue avec les choses qui se passent maintenant. Il peut, pour cela, introduire des *anachronismes* (fiche voca).

Exemples : la chanson « Libérée, délivrée » de la *Reine des Neiges*, la manifestation des cheminots ou le parc d'attractions dans *Lucky Luke* ; le titre « Sans fil » qui fait référence au fil d'Ariane du mythe de Thésée mais aussi au téléphone portable (Thésée en a un dans la planche à la place du fil pour se repérer dans le labyrinthe).

3. La connivence liée aux représentations communes

Quand l'auteur s'amuse avec les représentations que l'on a de certaines choses (cowboy, prison...). Il joue avec nos *stéréotypes* (fiche voca).

Exemples : Thésée, dans la planche et le petit film d'animation de Jul, ne ressemble pas à l'image qu'on se fait d'un héros antique (par son physique, sa façon de parler...); les bagnards qui font une chorale et chantent la chanson de la *Reine des Neiges*, dans *Lucky Luke*.

4. La connivence de langage

Quand il y a un jeu avec les mots.

Exemples : quand l'architecte dit à Lucky Luke qu'il y a une grande plume qui arrive : il croit que c'est un chef indien alors que c'est Victor Hugo (jeu sur la *métonymie*, fiche voca).

5. La connivence liée à la structure du récit

Quand l'auteur joue avec les habitudes dans la façon de raconter une histoire, ce que le lecteur s'attend à trouver. Il peut garder l'élément principal du récit mais en changeant la forme ou la fin.

Exemples : *Lucky Luke* qui finit toujours par la même image et la même chanson et ici la chanson est remplacée par des vers du poème de Hugo « Demain dès l'aube » ; la fin de « Sans fil » est différente de l'histoire habituelle de Thésée car il est piégé par le Minotaure ; « le Grenelle des bestioles », qui est écrit un peu comme une fable de La Fontaine.

II- Les fonctions de la connivence (= à quoi elle peut servir)

1. La fonction ludique

Faire rire ou sourire le lecteur, l'auditeur ou le spectateur (bref le *destinataire* pour englober tout cela). Celui-ci est fier d'avoir saisi la connivence.

Exemple : la chanson de la *Reine des Neiges* chantée par les bagnards.

2. La fonction critique

Se moquer, dénoncer, critiquer un *travers* de la société.

Exemple : Le manque d'efficacité des États contre le réchauffement climatique dans « Le Grenelle des bestioles ».

3. La fonction esthétique / poétique

Pour montrer quelque chose de beau qui existe ou qu'on crée.

Exemples : les tableaux dans la publicité pour la voiture (cela sert peut-être aussi à suggérer que c'est une œuvre d'art) ; la photo du « Rouleau de printemps » (c'est détourné de ce que ça désigne normalement).